

Le sujet moral ébranlé

PAUL VALADIER SJ

Professeur émérite aux Facultés Jésuites de Paris

En fidélité à la postérité kantienne, on tient largement pour acquis que le sujet moral moderne est ou doit être autonome. Le sujet est supposé ne recevoir d'autres règles que celles qu'il se donne, ne pas avoir à se plier à des autorités extérieures, trouver en lui-même les ressources de ses propres décisions. Ces prescriptions semblent même simples à observer. Kant, tout le premier, dans son célèbre article *Réponse à la question: qu'est-ce que les Lumières*¹? laisse entendre que le passage de l'hétéronomie ou de la soumission à l'autorité d'un autre demande essentiellement du courage : la volonté de sortir de la dépendance ou de ne pas se complaire dans une obéissance imposée par la routine de la profession ou de l'opinion publique. Ne pas accomplir un tel passage, "est dû à notre propre faute", surtout par manque de "résolution" ou, ce qui revient au même, abandon de soi à la direction d'un autre. Kant laisse encore entendre dans d'autres textes que le jugement moral qui consiste à élever la maxime au niveau de l'impératif catégorique relève avant tout d'opérations intellectuelles qui sont à la portée de tous pourvu que la volonté soit pure.

¹ *Œuvres philosophiques*, tome 2, p. 209 (Gallimard. Editions de la Pléiade, 1985).

On se demandera ici si notre situation actuelle ne complique pas singulièrement la décision morale, et ceci pour une raison fondamentale : pouvons-nous toujours tenir la position kantienne sur la nature du sujet moral? restons-nous dans les mêmes présupposés, ceux qui postulaient un sujet assez sûr de soi et de ses propres procédures de raisonnement? Suffit-il d'un peu de courage pour sortir de la dépendance et entrer dans la maturité morale? On mettra d'abord en lumière que nombre d'illusions sont liées au statut de l'autonomie morale, puis on montrera pour quelles raisons le sujet moral est ébranlé dans le contexte présent, enfin on explorera quelques parades à cette situation, les unes sans doute vaines dans la ligne des philosophies et des théologies communautariennes, les autres peut-être plus fécondes.

Illusions de l'autonomie

Il va de soi de nos jours que l'homme moderne se croit et se veut autonome; on pourrait même affirmer qu'il s'agit là d'une sorte de préjugé, voire d'un tabou qu'il est parfaitement inconvenant de mettre en cause ou d'interroger. Ainsi le postulat de Bonhoeffer selon lequel l'homme est désormais majeur et adulte est-il tenu en certains milieux pour indiscutable. On pense volontiers que cet individu "majeur" est sorti de ces périodes obscurantistes où la soumission aux autorités de tous ordres allait de soi, et on pense détenir comme un acquis, en quelque sorte lié à la naissance ou à la situation spontanée dans une société dite libre et démocratique, que tout individu jouit de cette autonomie. L'autonomie morale ferait partie des acquis de la conscience moderne au même titre que les acquis des sciences et des techniques ; elle constituerait le trait dominant de l'identité contemporaine ; on tient donc qu'elle est reçue comme un héritage; elle n'a même pas à être conquise ou défendue ; on en jouit comme d'un bien incontestable et incontesté.

Or il s'agit là d'une grande illusion. Celle-ci trouve quelque crédit, il est vrai, dans la pensée même de Kant. Ne compare-t-il pas l'accès à la maturité morale comme la sortie du statut de mineur que l'on quitte en effet une fois atteint un certain âge juridiquement défini? Le passage à la maturité s'opère en somme automatiquement : tant sur le plan physique que sur le plan de la citoyenneté ou du droit, sauf accidents ou maintenance sous tutelle pour des raisons graves appropriées. En est-il de même au niveau

moral comme il en va sur le terrain biologique? y a-t-il même quelque part un tel passage qui marquerait une nette césure entre un avant et un après ? Posons même la question encore plus radicalement: est-il jamais possible d'affirmer qu'on est devenu moralement adulte ou qu'on a accédé une fois pour toutes à l'autonomie? Majeur, on l'est juridiquement ou civilement à partir d'un certain âge défini par la loi, mais moralement, voire même psychologiquement? On peut très légitimement se demander s'il ne s'agit pas là d'une illusion majeure de l'héritage des Lumières, qui se croit indemne de tous comptes (ne pas dépendre, toute forme d'hétéronomie étant un abus ou un danger dont se délivrer) et qui s'estime capable de se donner la loi dans le déni des règles et des autorités reçues. Peut-on ainsi "jouir" de l'autonomie et prétendre avoir accédé à une sorte de "statut"? "Il est si commode d'être mineur", soutient Kant, mais, pourrait-on rétorquer, il est si commode et si illusoire de se croire majeur, alors que le "passage" est loin d'avoir la clarté et la netteté qu'on croit!

Un autre argument s'impose: non seulement il semble bien aventureux de postuler dans le domaine moral un "passage" de l'hétéronomie ou de l'état de minorité à l'autonomie ou à l'état de maturité, mais il faut aller jusqu'à dire que personne n'est assuré de pleinement jouir de l'autonomie morale. Le sujet moral n'est pas fixé dans un état tel qu'il ne pourrait plus rechuter dans la minorité, ou adopter des comportements et des jugements typiques d'un mineur. On peut défendre farouchement son autonomie dans un domaine (vie professionnelle) et se comporter en enfant ailleurs (vie conjugale); on peut sectionner son existence en domaines où l'on tâche effectivement de décider de manière responsable (citoyenneté) et d'autres où l'on ne voit même pas que la morale puisse être concernée (usage de l'argent ou des placements financiers) ; on peut montrer beaucoup de courage en une situation conflictuelle et s'effondrer sous le coup de la maladie et se replier alors dans le cocon de la soumission. Personne n'est en tout point et toujours majeur, ou alors ce serait supposer une automaticité de la vie morale qui serait contradictoire par rapport à l'essence même d'une existence assumée en vérité. D'ailleurs en distinguant entre hétéronomie et autonomie dans le célèbre article qui nous sert de point d'appui, Kant ne propose-t-il pas une distinction discutable entre "usage public de sa raison" et "usage privé", en sorte que la personne se divise en deux parts: l'une commandée par la fonction et les attentes publiques où elle se plie aux contraintes imposées par la société (pour un ecclésiastique ou un officier militaire, selon les

exemples donnés par Kant), l'autre éclairée par les convictions intimes où le jugement moral ne relève que de ses intimes convictions? L'autonomie se diviserait-elle et pourrait-on y renoncer pour toute une part de sa vie morale? On serait majeur d'un côté, mais il conviendrait de se maintenir dans le statut de mineur dans l'autre, par exemple sur la place publique et dans la vie sociale?

Plutôt que d'être jamais acquise, il faut plutôt dire que l'autonomie morale doit toujours être conquise, qu'elle est toujours une tâche proposée au sujet moral, et, plus encore, qu'on peut ne pas y atteindre en tous les cas. Qui peut nier que beaucoup de nos actes restent liés à la soumission, à la paresse, au goût de la servilité volontaire, dont a si bien parlé Etienne de la Boétie. Jamais personne n'est purement moral et d'aucun acte on ne pourrait dire qu'il est vraiment cohérent avec notre autonomie, pas plus, et ceci Kant l'admet parfaitement, que nous ne pouvons jamais prétendre d'un acte singulier qu'il est conforme assurément à la morale (ou à la volonté pure). La psychologie des profondeurs, notamment la psychanalyse, n'a pas peu contribué à ébranler la suffisance du sujet moral prétendument autonome. Bien avant Freud, Nietzsche avait montré, selon les excès qui caractérisent sa pensée, qu'il n'existait rien de tel que la volonté, et encore moins une volonté morale. Du moins soutient-il la thèse que la volonté est "complexe"², ce que cache l'unité du mot; elle est divisée en pulsions contradictoires luttant les unes contre les autres, en sorte que si volonté il y a, c'est qu'une des pulsions s'impose et commande sur les autres, mais sans pouvoir jouir d'une victoire assurée. La vie psychologique et morale est donc traversée de tensions et de pulsions contradictoires, non douée d'une belle unité ou qui déboucherait sur une autonomie assurée. La dépendance n'est pas liée à une puissance extérieure, elle travaille du dedans des volontés ou des pulsions éclatées; il ne suffit pas d'un peu de courage et d'audace pour se délivrer d'un état de choses qui pèse sur elle de l'intérieur; tout le travail de "maîtrise" de soi, selon le terme de Nietzsche, consiste à tenter, souvent en vain, à donner "forme à son chaos", mais la dépendance de soi et envers soi n'a pas de terme. Il est dès lors très difficile de passer à un état adulte et de se détacher d'une dépendance aussi intimement liée à soi. Perspectives qui nous éloignent sensiblement des positions kantienne sur le sujet moral.

² Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse*, § 21 et les suivants.

Même si l'on ne s'accorde pas en tous points avec les analyses nietzschéennes, on doit au moins admettre que le jugement moral est beaucoup plus difficile, subtile, complexe que ce que donne à entendre la théorie kantienne. Assurément la maxime doit être élevée à l'universel de la loi catégorique, mais elle peut se duper en opérant ainsi; elle le peut d'autant plus que la volonté morale n'est jamais pure, qu'elle est animée, voire dominée de pulsions qui surgissent et s'imposent à elle sans préavis. La recherche de l'universel peut donc cacher des intérêts propres ou des dépendances inaperçues sans que le sujet puisse jamais prétendre accéder à une majorité qui le délivrerait d'une telle soumission. Le sujet moral est assiégé d'"affects" qu'il ne domine pas et ne peut parvenir à dominer. Comme l'a montré Paul Ricoeur³, reprenant l'enseignement de Freud, le sujet est donc un sujet brisé, barré, incapable de se joindre tout à fait lui-même. Pour parodier Saint Paul, il fait souvent le mal qu'il ne veut pas et n'atteint pas le bien qu'il prétend poursuivre! Non par mauvaise volonté, non par inadéquation de la maxime avec l'impératif, non par manque de jugement et de maîtrise de son entendement, mais parce que la volonté même en sa complexité et en sa profondeur inaccessible ne lui permet pas de telles opérations ou les rend illusoires.

Un sujet déboussolé

Si l'autonomie propre est difficile à atteindre, cela ne vient pas seulement des faiblesses ou des divisions internes du sujet moral, comme nous venons de le démontrer. Lorsque Kant écrivait, les prescriptions liées à l'"usage public" de la raison pouvaient être tenues pour claires, généralement admises, régulées en codes liés à telle ou telle profession. En est-il de même aujourd'hui? Comme nous l'apprennent anthropologues et sociologues, nous sommes passés de sociétés holistes à des sociétés démocratiques. Alors que dans le premier cas devoirs et obligations s'inscrivent assez nettement dans le statut de chaque groupe et de chaque individu, dans l'autre il n'en va plus tout à fait de même. Si d'un côté la conscience morale pouvait assez aisément suivre les consignes reçues par les autorités de tous ordres, il est clair de l'autre que nous sommes largement sortis de ce contexte

³ Paul Ricoeur. *Soi-même comme un autre*. Editions du Seuil, 1990.

moral au total rassurant. Deux dangers peuvent ébranler la conscience morale ou l'éteindre: le trop de prescriptions ou sa multiplicité déconcertante.

Le premier danger consiste dans le conformisme épais et souvent dissimulé que connaissent les sociétés démocratiques, marquées par la multiplication des biens et l'extension des médias. Le moins qu'on puisse dire est qu'un tel conformisme ne porte guère à l'autonomie du sujet moral ou qu'il ne manque pas de prétendus "majeurs" qui sont de vrais moutons! Dans une telle société où chacun est assailli par un flux permanent et abondant d'informations, où règnent aussi la publicité, le "politiquement correct", la langue de bois, l'entraînement fusionnel des petits groupes (bandes, sectes, classes d'âge...), le conformisme est dominant, beaucoup plus que le courage à trancher par rapport à ce que Nietzsche appelait "la morale du troupeau". Le "dernier homme" que décrit le début d'*Ainsi parlait Zarathoustra* cherche la chaleur dans la fusion avec la foule, évitant, aussi bien dans la mode vestimentaire que dans les façons de penser ou d'agir, de se distinguer, de se vouloir différent, car "différence engendre haine"⁴, en un temps où domine beaucoup plus la servitude volontaire que la noblesse ou la manière de conduire personnellement sa vie. Ici une autonomie tenue pour acquise risque bien de devenir un alibi, voire une façade derrière laquelle s'abrite le faible ou l'esclave prisonnier quoique consentant du comportement correct. Le sujet moral peut revendiquer son autonomie alors qu'il ne fait que suivre les slogans des groupes de pression et abrite ses préjugés derrière l'opinion commune ou celle de ceux qui parlent le plus fort. Non point période d'émancipation envers les minorités agissantes, mais au contraire, époque où ces minorités imposent leurs options (homosexualité, homoparentalité, environnement, styles de vie...), avec un dogmatisme et une puissance sur les médias, sans beaucoup de précédents dans l'histoire récente.

Le second danger vient tout à l'inverse du trop grand nombre de normes et impératifs, dans la cacophonie des injonctions à faire ou à ne pas faire. Alors qu'une conscience morale se structure par la confrontation avec des codes de conduite relativement fermes et unifiés, la conscience morale actuelle se trouve sollicitée par diverses instances qui se contredisent les unes avec les autres. Le même enfant entend tour à tour les injonctions familiales, à supposer que cette famille soit unie, ce qui est loin d'être sûr; il

⁴ Friedrich Nietzsche. *Jenseits von Gut und Böse*, § 263.

entend encore celles venant de l'école, et à l'école celle des instituteurs et celle des camarades plus jeunes ou plus âgés, qui vont vraisemblablement dans un tout autre sens, mais il écoute aussi radios, disques, il consulte internet où il reçoit encore d'autres sollicitations sans commune mesure avec les précédentes. Comment dans un tel contexte accéder à l'autonomie ? Ici la menace ne tient pas dans un sujet conditionné par le conformisme, mais dans un sujet dérouté, déboussolé, déstructuré par des sollicitations contradictoires. L'anomie guette sous le poids de trop de propositions ou d'injonctions à agir: trop de lois (ou de règles) tue la loi (et les règles). Cela fait de l'individu une proie facile au conformisme paradoxalement: faute de trouver en lui-même l'unité de référence autonome qui lui permettrait de ne pas flotter au gré des influences contradictoires, il y a de grandes chances qu'un tel sujet déstructuré s'abandonne aux prêts-à-porter que lui livrent les divers milieux fréquentés. Girouette plus que sujet autonome, il est comme feuille dans le vent ou peine à prendre des engagements durables, parce qu'il est incapable de durée.

Une telle déstructuration joue évidemment dans tous les domaines. Elle rend difficile, voire impossible l'enracinement dans une confession religieuse déterminée. Les sociologues ont abondamment montré à quel point chacun puise dans les traditions religieuses ce qui lui convient, écarte la systématisme de la foi pour ne retenir que ce qui lui plaît; l'individu ne s'en tient pas d'ailleurs à une seule tradition, mais il prend l'habitude de faire son "marché religieux" en puisant dans diverses religions ce qui lui agréé, sans grand souci de cohérence. Religion à la carte, comme on l'a parfois dit, qui d'ailleurs n'engage pas non plus à des pratiques suivies, mais autorise souvent le papillonnage ou se limite à des actes ponctuels. Ainsi dans les grands rassemblements de jeunes où à plusieurs on fait la fête et on se conforte mutuellement, on s'enthousiasme dans le consensus partagé, avec le risque que tout s'efface dès le lendemain.

Ce sujet déboussolé sera d'ailleurs tenté de s'abandonner à lui-même, c'est-à-dire à ses pulsions. Il est alors victime d'un autre avatar de la magnifique idée d'autonomie, celui qui vient en droite ligne de Rousseau, pourtant en matière morale l'un des maîtres de Kant. Un certain naturalisme directement issu de l'auteur de *l'Emile* a fait florès dans la pédagogie; la spontanéité naturelle supposée pleine de richesses et d'inventivités ne doit surtout par être brimée et gâtée par la culture, ses règles d'assimilation, ses savoirs trop abondants et inutiles, ses procédures d'apprentissage compli-

quées. Il convient en conséquence de faire confiance à la générosité de la nature, aux puissances des tempéraments et de l'entendement. Plutôt que de contraindre l'enfant sous un carcan de règles qui épuisent et étouffent ses énergies propres, il faut au contraire libérer ces dernières en les laissant s'exprimer spontanément. Version surprenante de l'autonomie: elle n'a plus à opérer un "passage" comme le pensait Kant, il faut au contraire lui permettre de s'exprimer hors de toute contrainte. L'autonomie est moins une conquête qu'un état naturel inné que toute discipline abîme et stérilise. Cette justification philosophique ou ce rousseauisme populaire ne peut que trouver beaucoup de crédit chez un sujet épuisé parce que cette théorie le détourne de l'effort d'assimilation des savoirs et d'universalisation de sa maxime. Pourquoi universaliser la maxime puisque celle-ci exprime en sa bonté naturelle ce qui convient à l'individu? Le sujet moral s'identifie aux besoins et aux intérêts immédiats de l'individu, et même comme certains éthiciens le prétendent un tel sujet n'a d'ailleurs aucun devoir envers lui-même⁵. Il doit jouir de soi, valoriser ses tendances, surtout ne pas les plier à des règles contraires à leur élan. Mais s'agit-il encore d'un sujet moral? N'avons-nous pas à faire plutôt à un sujet d'avant le sujet, à un individu centré sur le souci de soi et de la satisfaction de ses intérêts, évitant tout au plus de "ne pas nuire à autrui", selon la formule à vrai dire assez vague de John Stuart Mill qui frise l'indifférence aux situations d'autrui, et donc à son sort. Degré zéro du sujet par conséquent, si l'on soutient l'idée qu'un sujet n'est digne de ce nom que s'il assume ses actes devant les autres et que s'il se veut aussi responsable de la relation avec autrui, en assumant par conséquent la haute charge éthique et politique.

De quelques issues?

On comprend aisément qu'une issue pour un tel individu déstructuré peut aboutir soit à l'autodestruction, sous forme d'abandon à la drogue ou à la violence, soit à la recherche de groupes fusionnels, constituant en quelque sorte un substitut à une identité personnelle perdue. A cet égard, l'anomisme contemporain est la matrice féconde des fondamentalismes ou

⁵ Ruwen Ogien. *L'éthique aujourd'hui. Maximalistes et minimalistes*. Gallimard, Folio Essais 485, 2007. Dans une ligne proche, Norbert Campagna. *Prostitution. Eine philosophische Untersuchung*. Parerga Verlag, 2005.

des groupes sectaires. Là l'individu fragilisé croit trouver une assistance chaleureuse et fraternelle qui compense son délabrement intérieur: personnalité de substitution, le groupe devient son nouveau moi, d'où les phénomènes de totale dépendance envers un gourou dont l'autorité inconditionnelle tient lieu d'autonomie personnelle. Les fondamentalismes, bien vivants dans à peu près toutes les grandes confessions religieuses, donnent à leurs adeptes le sentiment et la certitude de retrouver une identité perdue ou jamais atteinte: le repli sur la Parole du Prophète pour les musulmans, sur la littéralité du texte biblique pour les fondamentalistes protestants, sur l'Autorité magistérielle et surtout papale chez les catholiques, ou encore l'appel à la soi-disant "tradition de toujours" pour les intégristes catholiques (les formes ne manquent pas dans leur variété) constituent autant de planches de salut pour des sujets inconsistants qui ont besoin de trouver de l'extérieur un substitut ferme à leur délabrement. En ce sens la modernité tardive, se prétendant autonome, fabrique des "esclaves" ou des "faibles" qui ne peuvent pas se passer de tuteurs, donc qui rechutent dans la minorité, pour poursuivre notre réflexion avec Kant.

Mais on peut trouver des issues moins dangereuses ou moins contestables. La situation décrite plus haut peut déboucher sur une réflexion qui remet en valeur ce justement contre quoi s'élevait Kant: les traditions reçues, l'enracinement social et culturel, tout ce "pré-donné" sans lequel aucun sujet ne peut jamais advenir à lui-même. Si le geste kantien (et déjà cartésien) consistait à écarter le reçu et le traditionnel comme un poids étouffant et stérile, on en vient à découvrir qu'un sujet moral sans terreau, sans base à partir de laquelle se situer et trouver racine, le "passage" à l'autonomie ne s'opérera jamais et renforcera un individualisme inconsistant de la part d'un individu livré à toutes les sollicitations extérieures. Tel est le geste fondamental de la problématique des communautariens américains. Si l'on tente de repérer le plus juste de leurs intuitions, on admettra qu'ils touchent un élément fondamental de toute constitution du sujet moral. Celui-ci a besoin d'être structuré par un apport reçu de son entourage (famille, école, confession religieuse, communautés diverses). Les communautariens fondent d'ailleurs leur thèse sur une critique radicale de la modernité, comme en témoigne cette citation d'un des leaders de cette tendance, Alasdair Mac Intyre : il faut proposer le retour à "des formes locales de communautés à l'intérieur desquelles le civisme et la vie intellectuelle et morale pourraient être structurées dans cette nouvelle époque sombre qui

nous arrive déjà...”⁶. “Epoque sombre” parce qu’elle offre un paysage moral désastreux, la domination des Lumières provoquant un esprit critique généralisé qui relativise quand il ne les ruine pas les traditions morales. Seules des communautés peuvent prétendre former des hommes et des femmes “vertueux”, notion tellement dévalorisée dans la morale contemporaine, se lamente d’ailleurs notre auteur. Car ces communautés sont porteuses de traditions morales, cohérentes et enrichies par une souvent longue histoire (ainsi d’Aristote), à la différence de l’éclatement des théories morales contemporaines. Le même thème se retrouve d’ailleurs chez un théologien, très proche de Mac Intyre, comme Stanley Hauerwas⁷, qui peut de son côté insister sur le rôle essentiel des communautés chrétiennes comme lieu de formation du sujet moral. Tous deux insistent aussi sur l’idée d’un sujet moral non replié sur soi ou fixé dans une autonomie propre, mais capable de reprise de soi dans une histoire racontée. Selon la formule de Mac Intyre, l’homme est “essentially a story-telling animal”, un animal capable de narration ou de narrativité. Par ce geste de récapitulation, l’individu peut se réapproprier son passé, le signer comme sien, donc se dire responsable devant les autres, puisqu’il procède par le moyen du langage. Former des “caractères” à partir de et dans des communautés structurées par la mémoire de leur tradition, inciter à une narrativité qui porte le sujet à se reprendre dans la totalité de sa vie et à en rendre compte devant autrui, telles sont, brièvement résumées, les intuitions que l’on croit pouvoir repérer dans cette tendance, tant philosophique (Mac Intyre) que théologique (Hauerwas), dont les noms cités ne sont pas limitatifs.

Impossible ici d’envisager la discussion que ces thèses appelleraient. Leur séduction ne peut pourtant pas cacher ici encore les risques d’illusion. A moins que le contexte américain du Nord ne modifie beaucoup les données de base, on voit mal à quoi correspondent ces communautés dont on attend tant de bien pour la formation du sujet moral: quelles sont-elles? autour de quels pôles se constituent-elles? des rassemblements paroissiaux en seraient-ils un exemple? mais en quoi nos paroisses sont-elles jamais susceptibles de devenir des lieux d’avènement du sujet moral? N’est-il pas déraisonnable d’attendre par exemple de la liturgie, comme certains le croient,

⁶ Ce passage vient d’un article des *Theological Studies*, 48/1-1987, p. 123. Mais il faut se référer à son livre, *After Virtue*. Notre Dame. Indiana. University of Notre-Dame, 1981.

⁷ Stanley Hauerwas. *The Peaceable Kingdom. A Primer in Christian Ethics*. University of Notre Dame Press, Notre-Dame, 1983.

qu'elle constitue le foyer de formation d'un tel sujet? On voit bien l'idéal, mais on peut craindre d'aboutir ainsi à un repli sur soi qui coupera le sujet moral (et chrétien) de la vie partagée dans la cité. Peut-il se permettre de puiser ses références morales dans une tradition et une seule, aristotélienne par exemple, sans se marginaliser et paralyser le témoignage morale (ou chrétien) à donner?

Il n'est pas jusqu'à la proposition de former des "caractères" qui ne paraisse déboucher sur un porte-à-faux. Tout se passe comme si ces auteurs avaient oublié la grande leçon de Machiavel: un Prince (moralement) bon n'est pas forcément un Prince bon (politiquement). Ajoutons: un ingénieur (moralement) bon n'est pas forcément un bon (techniquement) ingénieur; or qu'est-ce qu'un ingénieur doué de toutes les vertus morales possibles qui serait incapable de réaliser un projet technique viable? Ce qui n'est à près tout qu'une exigence essentielle du monde moderne: que valent des vertus morales qui ne s'articulent pas sur des savoir-faire et des savoirs techniques reçus de la société telle qu'elle est? La vraie morale n'est-elle pas celle qui tente de concilier des exigences en tension, plutôt que de postuler une communauté de consensus où règne l'unanimité et la concorde sur les fins?

Il n'est pas jusqu'à l'idée de narrativité, moralement formatrice, qui ne pose question. L'aptitude à unifier sa vie dans un récit qui tisse des liens et montre des connexions intelligibles présuppose déjà ce qu'on veut obtenir. Car seul un sujet déjà bien constitué, relativement unifié, non un sujet fragilisé ou déconstruit, est capable de se dire en un récit cohérent. Un être divisé d'avec lui-même s'avèrera incapable de réflexivité, sa vie ne sera à ses yeux que débris ou ruptures sans lien ni cohérence. Il faut déjà avoir une très remarquable aptitude à faire retour sur soi pour reprendre en un récit construit des épisodes fort contrastés de sa vie; il faut déjà un sujet moral plein de maturité pour ne pas éliminer de son passé des épisodes peu avouables, à moins de proposer une narration reconstruite, biaisée, donc moralement discutable. Ici donc le sujet est présupposé alors que la perspective communautarienne vise à son avènement ou à son affermissement. Ce n'est pas la narrativité qui forme le sujet moral, c'est un sujet moral déjà ferme qui est capable de narrativité.

D'un certain point de vue, les perspectives communautariennes relèvent du principe dont elles veulent s'émanciper. Elles sont elles-mêmes une réaction contre la modernité qu'elles combattent, elles restent marquées par elle, en proposant non point de faire face, mais plutôt de chercher des re-

cours de repli, de refuge, dans le sens d'une identité assurée d'elle-même. On peut d'ailleurs redouter qu'elles ne trouvent pas mal de sympathie dans l'Eglise catholique, comme on le voit à la façon admirative et peu critique avec laquelle certains théologiens accueillent ces vues⁸. Il n'est pas sûr que selon les propositions communautariennes on aidera des sujets, et notamment des sujets croyants, à être à la hauteur des défis du temps, et tout simplement à la hauteur de leur vocation chrétienne. Pour parler comme Kant, c'est encore l'hétéronomie, la dépendance envers les soi-disant communautés ou la hiérarchie dans l'Eglise, qui sera promue en référence première, non pas une liberté aperçue comme un mirage inaccessible à des volontés défaites et donc soumises. Or le christianisme, sauf trahison par peur, est avant tout une religion de la liberté dans l'Esprit. Proposition évangélique redoutable dont on peut vouloir se dispenser pour retrouver une religion de la Loi ou une religion où la communauté tient lieu de conscience morale.

Conclusion

Sommes-nous pris entre le Charybde d'une autonomie toute acquise et donc déliée de toute forme d'hétéronomie comme le pense une postérité kantienne, d'ailleurs infidèle à Kant, et le Sylla d'un sujet déboussolé en proie aux tentations identitaires, à l'abri de communautés fictives? Pas nécessairement. Céder à la tentation communautarienne reviendrait à consacrer le sujet moral dans son inconsistance en lui donnant l'illusion d'une subjectivité par provision: la communauté comme la narrativité lui tenant lieu de la colonne vertébrale morale qui lui fait défaut. Verser dans l'illusion d'une autonomie parfaitement acquise aboutirait à sous-estimer la complexité de la vie morale et donc la précarité du sujet. Il faut affirmer contre l'illusion de l'autonomie que le sujet moral n'est jamais tout constitué, qu'il est donc sans cesse une tâche pour lui-même. Mais si déplaisant cela soit-il à admettre, il faut ajouter que le passage par l'hétéronomie est la condition de possibilité de l'accès à l'autonomie. Sans affrontement avec l'interdit, ou pour parler comme Nietzsche, sans l'exigence d'une promesse imposée par un maître et entraînant un véritable "dressage", sans forger "une mémoire

⁸ Typique à cet égard l'accueil peu critique de ces théories dans le n° 95/1/2007 des *Recherches de Science religieuse*, intitulé "La morale chrétienne au défi des communautés".

de la volonté” (*Gedächtnis des Willens*) qui à la fois se souvient et anticipe, pas d’émergence de la conscience morale (*Gewissen*). Sans cette domination relative sur les affects (*die Herrschaft über die Affekte*), pas d’accès à la responsabilité⁹.

Mais il va de soi qu’une telle discipline ne laisse pas indemne la volonté; elle en garde des traces et des blessures durables ; ce qui écarte toute idée d’un sujet moral parfaitement en possession de son autonomie. Un tel sujet est forcément barré, comme disent les psychanalystes : sa vie morale sera donc une entreprise difficile, l’obligeant à trier entre ses affects et à choisir devant les multiples sollicitations d’une société anomique. Il faut se défaire du rêve d’un sujet moral doué de “caractère” au sens que lui donne Hauerwas, ce qui précipiterait à nouveau vers des recherches idéalistes où le sujet s’épuiserait selon les perspectives perverses des morales épuisantes. Le sujet moral est en difficulté: raison de plus pour ne pas se reposer sur les mols oreillers de la croyance, soit en une autonomie prétendument acquise, soit en une communauté chaleureuse, mais sur un sujet toujours convoqué à lui-même, sans jamais être assuré d’être à la hauteur. Telle est la grandeur et le tragique de toute vie morale, et particulièrement chrétienne.

⁹ F. Nietzsche, *Zur Genealogie der Moral*. Zweite Abhandlung, §§ 1-2.